

LETTRE A MIRANDA

Dans ma lettre de vacances, l'an dernier, Miranda, je vous ai entretenue, de la montagne, des bois, des travaux des champs et des troupeaux. Si je me laissais aller, je vous parlerais, aujourd'hui, de la mer. J'habite, depuis cinq semaines, un village de pêcheurs, sur la côte normande. De ma fenêtre, j'aperçois la rade, la flottille Elle se compose d'une centaine de bâtiments: grandes barques, demi-barques, chaloupes, canots homardiers. Sur cette Manche pluvieuse au-dessus de laquelle, parmi les nuages gris, se dessinent incessamment des arcs-en-ciel, on n'aperçoit pas le triangle de la voile latine. Mais le carré de la brigantine surmonté de la flèche et équilibré, à l'avant, par un jeu de focs.

J'aime le langage des matelots et leurs préoccupations. Je suis sensible aux moindres événements de leur rude existence, et je ne sais quel retentissement

"Le Feu" - Chroniques 84

ont en moi les termes dont ils se servent pour la décrire.

Ah ! Miranda, comme chacun s'acquitte bien des fonctions qui lui ont été assignées ! Je vous affirme qu'ici, les armateurs, patrons, matelots, mousses et marayeurs vivent très bien et des existences utiles et intéressantes sans s'inquiéter de savoir, par exemple, si Marcel Proust a plus de génie que Balzac ou Stendhal; si le lyrisme de Paul Valéry laisse loin derrière lui celui de Victor Hugo ; si Jean Cocteau a raison ou tort de corriger Sophocle et Shakespeare; si Bourdelle qui s'impose surtout par ses vastes œuvres, n'est pas fait pour sculpter des manches de parapluies ou des marrons ; si l'auteur des timbres poste des jeux Olympiques ne devrait pas peindre à fresque un palais de l'Exposition internationale des Arts décoratifs ; si

André Gide est une moderne incarnation de Satan.

Je me demande tout cela, le soir, dans ma chambre, en écoutant la marée qui se retire ou qui revient. Je me demande tout cela, Miranda, et vous devinez, n'est-ce pas, dans quel esprit.

Ces questions, loin de Paris, ont une certaine saveur. C'est comme un passe-temps dont on connaît l' inanité mais dont on garde, néanmoins, le goût. Chaque année, on se jure de relire, pendant les vacances (cette féconde période de travail!) ses classiques. Nous avons tous nos classiques. Mais les dissonances des Modernes viennent fort agréablement, ma foi, troubler le chant des larges voix familières.

H. Massis trouve que M André Gide est diabolique et que l'influence de l'auteur des « Nourritures Terrestres » est pernicieuse. Il le prouve. Les arguments qu'il choisit pour établir son « Jugement » sont irréfutables — et son étude est une des meilleures — peut-être même la meilleure que nous ait donnée la jeune critique : (P. Lièvre, Jacques Boulenger ; André Thérive ; Thibaudet, etc.) Peut-on appeler « moraliste » un homme qui est toujours à la recherche d'une morale. André Gide longe des précipices. Certains le suivent dans cette promenade. Le danger ne me paraît pas bien grand. Le gouffre n'est pas bien profond. En cas de chute on risque tout au plus de se fouter la cheville. André Gide a droit à une chapelle. Par chapelle n'entendez pas « petite église », mais « partie d'une église ayant un autel. » (Voir le petit Larousse).

Vous vous récriez, Miranda ! Vous me reprochez d'avoir changé ! Non. Je n'ai pas changé. J'aime, j'ai toujours aimé André Gide ; je l'ai toujours suivi très attentivement non seulement parce que cela se doit, mais parce que j'y ai toujours trouvé le plus haut plaisir. Je le considère comme un artiste ; non comme un moraliste. Si je m'exprime ainsi on déclarera peut-être que j'ai mal lu ; que les intentions morales le désir d'avoir une influence sont évidents chez Gide, et au premier plan dans son œuvre. Si l'on veut. Je ne rends pas Gide responsable des paroles et des actes de ses héros qui ne sont pour moi que des héros de roman. Il a une prédilection pour les êtres inquiets ; tant soit peu louches à force de curiosité ; très différents des grossiers spécimens d'humanité chers aux « naturalistes » ; — c'est son droit.

Comment ? Je me trompe ! C'est là, insinuez-vous, rabaisser l'œuvre de Gide ! Je ne crois pas. Peu m'importe. J'ajouterai, si vous m'y poussez, que ce n'est pas là que je vais chercher de la morale. Les Évangiles, Lucrèce, Epictète, Marc Aurèle, me suffisent. Ceux que la morale Gidiennne influence sont une minorité dans une génération. S'ils tombent dans le précipice — j'allais écrire l'ornière — la chute, je vous le répète ne sera pas grave. Ils s'en tireront avec un peu de repos et n'en seront que plus heureux de marcher sur la grand'route.

Dans les « Thibaut » (N. R. F.) Martin du Gard nous montre un jeune homme bouleversé par la morale Gidiennne, et cite le texte perturbateur. L'épisode me semble voulu, exagéré. Il est peut-être malhonnête de le juger actuellement. Il aura sa place dans l'œuvre admirable et qui n'est pas de celles que l'on peut étudier fragmentairement, comme je l'avais imaginé tout d'abord. Tout s'y enchaîne. L'impression d'insécurité que m'a produite, à tort sans doute, l'épisode auquel je fais

allusion plus haut, me prouve que la puissance Gidiennne ne peut pas exercer des bouleversements bien profonds, comme le ferait un Pascal par exemple.

Je ne demande à Gide que des plaisirs artistiques. Il ne m'a jamais déçu. Je ne vous vanterai pas son style savoureux, personnel, docile à la pensée, très pur, jamais lassant et qui donne de l'unité à une œuvre aussi désordonnée que les « Nourritures Terrestres. » Je demande à Gide, aussi, des plaisirs intellectuels. J'ai lu récemment « Les Lettres à Angèle », « Prétex-tes » ; je viens de terminer « Incidences » (N. R. F., éd.) Le bon sens — et prenez ce mot dans sa signification la plus habituelle — de certaines de ses appréciations m'a frappé. Ce critique possède l'esprit et l'oreille classique. Aimerait-il, sans cela, comme il les aime, l'Anglais Keats, le Provençal Signoret, et Paul Valéry. Tous trois se sont imposés à lui. Les deux premiers par la vie débordante, la sensualité de leurs images « terrestres » ; le second par les dispositions d'une Muse en perpétuelle coquetterie avec la métaphysique — et tous trois par leur forme. Une inlassable curiosité a parfois, à mon sentiment, dévié l'attention de Gide vers des objets qui n'en valaient pas la peine. Ses dons ne se manifestent dans leur richesse et leur plénitude qu'employés à de nobles études comme son Dostoïevski. Il m'a toujours semblé qu'il y avait quelque chose de volontaire, d'insincère dans l'intérêt témoigné par Gide à certaines modes d'expression et de pensée ; une certaine terreur de ne pas être de l'avant-garde.

Oui, Miranda, un très grand artiste. Mais certains de ses admirateurs sont agaçants comme ces virtuoses qui se croient obligés de « faire un sort » à chaque note du morceau qu'ils interprètent. Je ne vise pas, en écrivant ceci, comme des gens mal intentionnés pourraient l'entendre, Jacques Rivière, que ses « Etudes » (notamment celle sur Gide) et l'émouvante préface aux « Miracles » par Alain-Fournier (N. R. F., éd.) mettent au premier rang des écrivains que précède notre génération.

Ce que je pense de R. Radiguet ? Je partage l'estime et les regrets unanimes. J'ajouterai un mot, pour vous, Miranda. Aucun écrivain digne de ce nom n'a méconnu les rares qualités du « Diable au corps ». Le livre m'a profondément déplu non par son immoralité, mais par un côté malpropre et insultant que le caractère de l'auteur n'a peut-être pas senti et que son talent n'a pas atténué. Des notations comme celles sur les pressentiments que cite M. Jean Cocteau dans la préface qu'il écrit pour le « Bal du comte d'Orgel » (Grasset édit.) sont d'un véritable écrivain. Tout le monde a déclaré que la « Princesse de Clèves » avait une sœur moderne. Je ne le répéterai donc pas. Dans une de ses fiches R. Radiguet s'exprime au sujet de son roman, mieux que n'importe quel critique. C'est d'une intelligence parfaite. Radiguet se rendait compte de l'importance de cette note puisqu'il la conserva et sous enveloppe. M. Cocteau a bien fait de la publier. Lisez là. Une seule chose me choque un peu : Les Fratellini. Le roman aurait peut-être gagné en se développant en dehors de toute contingence. Cette note trop précise brise la noblesse de la ligne, imperceptiblement, il faut le dire. Vous admirerez, comme moi, avec quelle sûreté, Radiguet varie les temps de ses récitatifs.

Retenez le nom de Marcel Jouhandeau. « Les Pin-

cen grain » (N. R. F., édit.) vous offrent une série de portraits qui vous montrent quels trésors d'originalité et de souffrances renferment les êtres de la plus humble apparence. Il y a dans la psychologie de M. Jouhandeau, comme dans ses décors un sens précieux et une habile utilisation du mystère. Les matériaux du style sont parfois reconnaissables, mais leur mélange rend un son personnel. « Vieille Françoise » est une composition d'un pathétique intense.

Dans le « Lion devenu vieux » (N. R. F., édit.), M. Schlumberger grâce à son érudition et à sa connaissance exacte de la langue du 17^e siècle évoque puissamment la figure du Cardinal de Retz. Sans rien préciser, il laisse entrevoir le drame qui s'est joué autour des Mémoires et des derniers moments du fascinant personnage.

Le « Divan » publie une édition complète et corrigée des « Passantes », par E. Marsan. « Il y a un point où la perfection existe, mais il n'y en a qu'un. » Marsan y est arrivé.

Chez le même éditeur « Tentatives », par Louis Thomas. Ces pages sont d'une lecture agréable.

Je termine cette lettre au moment où s'achève la conférence de Londres et où je découvre dans les « Mémoires secrets » de Bachaumont la note suivante, à la date du 20 novembre 1772. :

« Un nommé Dupré, à force de combinaisons chimiques, avait retrouvé l'invention du feu grégeois, c'est-à-dire de ce feu qui se développe dans l'eau et n'en acquiert que plus d'activité. Le gouvernement auquel il avait offert son secret avait eu la sagesse de ne vouloir pas employer ce funeste moyen de multiplier la destruction de l'humanité et lui avait fait en même temps une pension pour qu'il ne le vendit à aucune puissance. L'inventeur moderne vient de mourir et l'on craint que l'on n'ait trouvé dans ses papiers des renseignements sur son art détestable ; on a pris toutes les précautions possibles pour prévenir les suites d'une telle promulgation. »

Cela évidemment n'a rien à voir avec la littérature mais je crois bien faire en livrant ces lignes à vos méditations et à celles de bien des gens.

Albert ERLANDE.